

L'Argent-Gouffre

(extrait de *Chaos brûlant*, Le Seuil, 2012)



Stéphane Zagdanski

La MaFi

Marx et moi discutons tandis que je feuillette un vieil exemplaire du *Wall Street Journal* qui traîne sur une table basse de la bibliothèque.

– Les chiffres de la crise sont publics, dis-je, connus, imprimés, cités, répétés, et pourtant c’est comme s’ils ne représentaient rien. Plus ils comportent de zéros, plus ils se confondent avec le zéro. Sais-tu qu’au début 2008, lorsque John Thain est nommé PDG de Merrill Lynch, il reçoit en cadeau de bienvenue quinze millions de dollars de bonus, avant *même de commencer à travailler*, juste pour le remercier d’accepter d’être rétribué entre cinquante millions et cent vingt millions de dollars par an. La banque d’investissement Merrill Lynch est alors en pleine déconfiture. Elle vient de perdre, avec la crise des *subprimes*, plus de huit milliards de dollars. Sitôt nommé, Thain dépense un million deux cent vingt mille dollars pour faire rénover deux salles de conférence, un hall de réception, et son bureau. Ce dernier comporte une carpeite à quatre-vingt-huit mille dollars, un guéridon en acajou à vingt-cinq mille dollars, une crédence du XIX^{ème} à soixante-huit mille dollars, des pendeloques de lustre à dix-neuf mille dollars, quatre paires de rideaux à vingt-huit mille dollars, deux chaises pour les invités à quatre-vingt-sept mille dollars, une chaise de style George IV à dix-huit mille dollars, six chandeliers à deux mille sept cents dollars, une poubelle à mille quatre cent

dollars, des stores en tissu à onze mille dollars, une table à café à cinq mille huit cents dollars, et une commode à trente-cinq mille dollars...

– Ce n'est pas de l'argent, me répond Marx, c'est de l'écume. Une mousse toxique qui a tout recouvert, étouffé, empoisonné.

– Cela veut-il dire qu'il va falloir que tu réécrites *Le Capital* ?

– Au contraire ! Plus le Capitalisme s'abîme dans son maëlstrom planétaire de folie et d'horreur, plus je trouve mon *Kapital* actuel, frais, vérifiable, digne d'être lu, relu, médité, annoté, cité, commenté. Ôtés les oripeaux conjoncturels, il est d'une actualité bouillonnante. Bien sûr, quelques pages demanderaient à être réactualisées.

– Lesquelles ?

– Par exemple, dans le chapitre sur le caractère fétiche de la marchandise, je n'opposerais plus aujourd'hui le rapport de valeur entre les produits du travail à l'impression lumineuse d'un objet sur le nerf optique. J'en veux l'Ipad pour preuve !

– Comment définir le monde de la Finance moderne ?

– En une phrase : Il est pourri de fond en comble et il domine la planète. Le monde de la Finance est le monde. Le moindre détail de la vie quotidienne de n'importe qui, toi et moi inclus, est la conséquence d'un événement financier qui s'est produit sans bruit ni fracas quelque part dans les arabesques d'un algorithme niché dans un ordinateur surpuissant. Toutes les autres formes de pouvoir :

économique au sens classique, militaire ou politique, sont en désuétude. Il n'y a plus qu'un seul règne, celui de la MaFi.

– La Mafia ?

– Non, la MaFi, l'entité des marchés financiers.

– Et DSK alors ? Il y a encore quelques jours il était qualifié d'homme le plus puissant, le plus influent du monde ?

– Baudruce ! Le sympathique débonnaire bedonnant M. Strauss-Kahn était l'amuseur du moment de la MaFi, rien d'autre.

– Pourtant il dénonçait publiquement les abus des marchés financiers.

– Roupie de sansonnet ! La première chose à savoir concernant la MaFi, c'est qu'elle est parfaitement indifférente à tous les discours qu'on tient sur elle. Mieux, elle les chapeaute. Elle souffle les arguments des uns et des autres, et quant à ce qui doit demeurer secret, elle sait parfaitement distraire l'attention des bavards. C'est elle qui a fait élire Obama aux États-Unis sur un programme dont l'un des arguments-clés était l'abolition de la cupidité financière, la fin des paradis fiscaux, la mise à bas de Wall Street. Et c'est elle qui a intimé à Obama, sitôt élu, de renommer aux postes-clés de l'Économie mondialo-américaine les crapules corrompues responsables de la crise des *subprimes*.

– Pourquoi en ce cas avoir fait élire Obama, plutôt qu'un Républicain pur et dur comme Bush ?

– Pour donner le change. L'argent n'a ni odeur ni couleur. « Donner le change » est sa maxime majeure. L'étiquette « Premier Président Noir de l'Histoire des USA » permettait de détourner l'attention du public et d'ignorer les

responsables d'une crise qui allait précisément porter Obama au pouvoir... pour ne rien changer.

L'Algorithme

– En avait-t-il conscience ? Je veux dire, ce beau dandy d'Obama qui a fait pleurer de joie et d'émotion toute l'Amérique noire humiliée depuis si longtemps, n'est-il qu'un fieffé menteur de plus, comme ses prédécesseurs ?

– Tu raisones de travers, Sac d'Os. Le « Mensonge », la « Vérité », les « Promesses », leurs « Trahisons »... tout cela ne signifie plus rien dans le langage dominant qu'est l'Algorithme. Les économistes comme M. Strauss-Kahn servent de paravents à l'Algorithme. Ils s'expriment encore dans l'ancienne langue de la domination, celle qui avait réponse à tout, mais ils ne sont que d'incompétentes girouettes engagées par l'Algorithme pour pérorer leur somnifère dans les médias et les universités, où ils continuent d'enseigner à des étudiants éberlués que les soubresauts de l'Économie participent de la météorologie. Après l'orage, l'accalmie, voilà le credo de ces batraciens sermonneurs. L'Économiste manipule ses équations avec l'entêtement de Shylock s'en tenant à son reçu : « *I stay here on my bond.* » L'Économiste se caline le cortex en se gavant de statistiques aussi vaines qu'un *curriculum vitae* gravé sur un cercueil. Juché sur le monceau des siècles morts, l'Économiste établit des lois virtuelles, des règles oniriques, des cycles chimériques qui s'engrènent mécaniquement tels les rouages d'une immense horloge fatale et impassible que les madrés appellent « Histoire » et les gobes-mouches « Progrès ». Tous plus farfelus les uns que les autres, les cycles des Économistes varient selon leur humeur et leurs aptitudes au calcul mental. Selon Kitchin, le soleil respandit tous les trois à cinq ans ; selon Juglar, c'est tous les sept à onze ans ; selon Kuznets, c'est tous les quinze à vingt-cinq ans, et selon Kondratieff, c'est tous les quarante-

cinq à soixante ans... Court, moyen ou long, le cycle en revient à la constatation centrale qui permet à l'Économiste de dormir sur son Ipad 2 : après la récession, la reprise ; après le désastre, la reconstruction ; après le krach, la croissance. Or, bien au contraire, la destruction, le pillage, l'asservissement sont consubstantiels à la Finance. Faites disparaître l'esclavage, et vous aurez effacé l'Amérique de la carte des peuples. Faites disparaître la Misère, et vous aurez effacé la MaFi de la carte des Enfers. Ce que les Économistes nomment « accalmie » ou « reprise » n'est qu'une charpie enrobant la plaie béante du saccage, une finesse rhétorique pour dissimuler leur amblyopie congénitale. Persée se couvrait d'un nuage pour poursuivre les monstres, les MaFieux, pour pouvoir nier l'existence des monstruosité, se plongent tout entiers dans le nuage, jusqu'aux yeux et jusqu'aux oreilles. Cette catastrocration qui s'engrosse en se dévorant est profondément schizophrène. Tel le Faust de Goethe, les marchés financiers soumis au vertige de la spéculation pourraient s'écrier : « Deux âmes, hélas ! habitent mon cœur, et l'une veut faire le divorce avec l'autre » – si seulement la MaFi n'était pas parfaitement dénuée d'âme comme de cœur. Et M. Strauss-Kahn le sait bien. Pour avoir fréquenté les pontes de la Finance internationale aux réunions du club Bilderberg, il ne se fait aucune illusion : « Personne », avouait-il à ses proches, « ne peut réellement les influencer. Ils iront au bout de tout ce qu'ils peuvent amasser, sans se poser de questions. » Voilà pourquoi M. Strauss-Kahn a pris le parti d'en jouir.

– Mais en même temps, des milliards de dollars de la spéculation sont engloutis à chaque crise. La MaFi y perd elle-même beaucoup à chaque fois. Elle ne peut quand même pas s'en réjouir !

– Comprends donc, la MaFi n'est que la créature. Le créateur, c'est l'Algorithme, qui ne connaît ni non ni oui, ni perte ni profit. Plus vaut moins, pour l'Algorithme, et vice-versa. La MaFi, elle, est un Sardanapale schizophrène, un Néron neurasthénique qui veut bien entraîner le globe dans sa chute tout en s'enivrant de la force de gravité, mais qui a ses vapeurs à la moindre petite

déclaration trop réaliste... Une phrase malheureuse lancée ici ou ailleurs par un gouvernant distrait, un AAA transformé en AA par de gigotants agioteurs polymorphes, et les cyniques chochottes multimilliardaires paniquent à tout va. L'Algorithme, tel un potache qui efface par plaisanterie une leçon au tableau noir, a épongé tous le vocabulaire de l'ardoise Terre, de sorte qu'il ne demeure qu'un bredouillis de quelques lettres pour rendre compte de la complexité globale de l'Économie ! Entre-temps, la Bourse dégringole, les usines ferment leurs portes, les parachutes dorés s'ouvrent en ribambelle, les cadres se suicident à la pelle et les chômeurs viennent rejoindre par dizaines de milliers la longue cohorte des esclaves de l'oisiveté forcée. Or tout cela, ce n'est encore que l'écorce. La réalité c'est que la MaFi gagne aussi des monceaux d'argent grâce à la crise mondiale, et qu'elle n'a aucun intérêt à enrayer cette crise qu'elle-même a suscité et dont elle alimente le foyer en permanence. Car l'Algorithme n'est pas une langue, mais un langage.

– Quelle est la différence ?

– La langue de l'Économie, comme je te l'ai dit, a réponse à tout. L'Algorithme, lui, remet tout en question. Ça n'a rien à voir. Je vais te confier une anecdote qui vaut tous les milliards perdus de la crise. Sais-tu ce qui a fait du 16 février 2011 une date historique ?

– Le début de la rébellion en Libye ?

– Allons allons, l'Algorithme n'est pas M. Lévy, il n'a pas de temps à perdre avec cette broutille qu'est le renversement d'une dictature, laquelle, comme toute guerre, procure de complaisants bénéfices aux marchands d'armes de toutes les nations. Non, le 16 février 2011, l'Algorithme a littéralement fait joujou avec des hommes. Et, pour la première fois dans sa courte histoire, l'Algorithme a gagné ! Par le truchement de « Watson », le superordinateur d'IBM, l'Algorithme en effet

a réussi à battre des humains au jeu le plus complexe qui soit pour les neurones en silicium d'une machine...

– Je croyais que l'exploit revenait à « Deep Blue » le jour où il l'emporta sur Kasparov aux échecs ?

– Les échecs, c'est encore moins qu'un joujou pour l'Algorithme. Là, il s'agissait du « Péril », le jeu télévisé *Jeopardy*, où il faut trouver la bonne question à une longue réponse... « Watson », donc, l'a emporté.

– « Watson » comme dans Sherlock Holmes ?

– Pas du tout. Watson comme le fondateur d'IBM, le type qui a aidé les Nazis dans la gestion des camps de la mort. Or devine qui vient de se ruer pour acquérir les services de l'élémentaire Watson ?

– Je l'ignore.

– CitiGroup, le plus grand établissement financier au monde.

Le Gouffre

– Soyons clair, Karl. Que sait exactement DSK de tout cela ? Quand il était encore à la tête du FMI, tenait-il un double langage ? Œuvrait-il en sous-main pour le compte des marchés financiers ?

– Disons que M. Strauss-Kahn n'ignore pas que la mâtâtre MaFieuse a englouti l'Économie au sens classique, moderne et même post-moderne du terme. M. Strauss-Kahn a beau trancher de l'expert qui n'hésite pas à dire aux grands de ce monde leurs quatre vérités, il n'est que l'obligé des marchés financiers – sans lesquels il se retrouverait au chômage, comme tant de ces miséreux pour lesquels il éprouve une très médiatique compassion. En conséquence, M. Strauss-Kahn est également l'amuseur en chef des mêmes marchés financiers. Il était, devrais-je

dire. Jusqu'à récemment, c'était un bouffon sous bonne garde, grassement rétribué pour être toujours modérément critique et jamais exagérément pessimiste.

– Il est donc profondément cynique ?

– La vérité est encore plus bête que ça : les mots ne lui coûtent rien. Et si les mots ne coûtent rien à M. Strauss-Kahn, c'est que *rien ne lui coûte rien*. Ainsi dépense-t-il sans compter l'argent des autres, à commencer par celui de sa femme. C'est d'ailleurs son défaut le plus sympathique. M. Strauss-Kahn est familier du Gouffre néolibéral dont le surendettement perpétuel et universel est la raison d'être. Il dépense sans compter l'argent du FMI, il dépense sans compter l'argent des membres du G20, il dépense sans compter l'argent de ses employeurs, cet argent que, depuis son plus jeune âge, il gagne pour le dépenser en échange de services qu'il bâcle et de tâches qu'il délègue. Si M. Strauss-Kahn avait sérieusement eu à cœur de ne pas dilapider l'argent des entreprises qu'il conseillait, il aurait commencé par ne pas réclamer des sommes astronomiques pour de petits bouts de papier passés sous la table lors de réunions commerciales. Son premier conseil aurait été : ne me donnez pas 600 000 francs pour mon intervention, elle ne les vaut pas !

– Et ces 600 000 francs de l'ancien régime paraissent bien maigrelets comparés aux chiffres astronomiques de la crise des *subprimes*.

– Oui, mais on aurait tort pour autant de s'imaginer que M. Strauss-Kahn aime l'argent. C'est tout l'inverse. L'Argent n'est pas le Dieu jaloux de M. Strauss-Kahn. Contrairement à l'immense majorité de ses contemporains, M. Strauss-Kahn *ne croit pas en l'Argent*. Il y croit d'autant moins qu'il en connaît la nature danaïdesque accolée au Gouffre. M. Strauss-Kahn, s'il n'est pas le famineux expert qu'on proclame, connaît un tant soit peu l'histoire de l'Argent, disons ce qu'en peut savoir un bon étudiant en première année d'économie. Il sait par exemple qu'au XVIII^{ème} siècle la Banque d'Angleterre dut édicter les *Bubbles Acts*, ou « Lois contre la Fumisterie financière », après que la Compagnie des Mers du Sud avait suscité une série de projets spéculatifs tous plus fumeux les

uns que les autres : projet de « roue à mouvement perpétuel » ; projet d'une « entreprise extrêmement avantageuse mais qui doit demeurer ignorée de tous » ; projet « d'assécher la mer Rouge afin d'y retrouver le trésor qui y avait été abandonné par les Égyptiens après que les Juifs l'eurent traversée », etc. M. Strauss-Kahn sait donc intimement que la filouterie des *subprimes* n'est que la dernière en date d'une longue série d'opérations catastrophiquement fumeuses. Et *last but not least*, M. Strauss-Kahn n'ignore pas que le vieil argent n'est plus. Promesses, écritures, virements, billets, pièces, chèques adossés à une sibylline réserve d'or et se garantissant les uns les autres, tout cela appartient non seulement à une époque révolue, mais carrément à une autre planète. Depuis un certain temps déjà l'argent n'est plus fondé sur la possession, mais sur la dépossession. À l'ère de l'Algorithme, le nom du Gouffre est légion : *Hedge Funds*, *Titrisation*, *Liquidity*, *Collateralised Debt Obligation*, *Credit Default Swap*, *Private Equity*, *Return on Equity*, *Subprime*, *Credit Crunch*... le Diable même n'y retrouverait pas ses démons. Le Gouffre ne porte pas son nom pour rien. M. Strauss-Kahn non plus, dont le père de sa mère se nommait Fellus, mot qui vient de *flous*, « flouze » en argot, signifiant ni plus ni moins que ... l'argent. Ainsi, si M. Strauss-Kahn n'aime pas davantage l'argent qu'il n'aime l'abîme, c'est parce qu'il *est* l'argent comme il *est* l'abîme. M. Strauss-Kahn, dès l'enfance, a été adoubé et métamorphosé par le Gouffre. Il n'est pas seulement hanté par le séisme, il s'est littéralement construit sur la destruction et l'*amor vacui*. M. Strauss-Kahn est une théorie de Schumpeter incarnée. Par son existence en forme de fuite jouissive, il personnifie la maxime du Gouffre : *abyssus abyssum invocat*, l'abîme invoque l'abîme, et dans son orbite de néant engloutit tout... Voilà la raison pour laquelle, depuis toujours, M. Strauss-Kahn se paye de mots et prend tous les risques. Il se surendette en permanence auprès de son propre Destin. Ni plus ni moins que l'argent MaFieux, qui n'est qu'un fonds sans fond, un immense maëlstrom de dette. Le système bancaire mondial ne repose-t-il pas sur la promesse ? L'argent ne naît-il pas *ex nihilo* sitôt qu'un prêt est consenti ? Plus personne n'ignore

aujourd'hui ce que l'économiste Irving Fisher expliquait limpide dès 1935 dans *100% Money* : « Les prêts bancaires sont des promesses de prêts pour de l'argent que les banques n'ont pas... Seules les banques commerciales et les sociétés de fiducie peuvent prêter de l'argent qu'elles fabriquent, tout simplement par le processus de prêt. » Lui aussi, Fisher, comme Keynes et Schumpeter, paya pour voir le Gouffre de près. Quelques jours avant le krach de 1929, cet esprit perspicace évoquait avec enthousiasme un « haut plateau permanent » de la cotation boursière. Et quelques jours après, quoique ruiné, il continuait de vanter la reprise imminente de l'économie.

– Comme quoi nul n'est prophète dans les limbes de l'abîme.

– C'est avant tout une question de mots. Le terme « finance », on le sait peu, procède de la même étymologie que « finir ». L'ancien français *finer*, qui désigne aussi bien l'argent que l'on donne que celui que l'on exige, est en effet une altération de *finir*, qui signifie littéralement « mener à fin ». Que la finance fasse fonds sur la finitude, cela est assez aisément vérifiable aujourd'hui, où l'extraction et la production de richesse naturelle, où que ce soit sur la planète, ont pour conséquence systématique le saccage et la destruction. C'est ainsi, par exemple, que le torchage consécutif à l'extraction pétrolière au Nigeria aboutit à la fonte de la Banquise au Pôle Nord... M. Strauss-Kahn sait donc intimement ce que l'immense majorité de ses contemporains ignorent – qu'il s'agisse des 350 multimilliardaires les plus riches du monde ou des 6, 8 milliards d'autres humains dont la misère amoncelée équivaut juste à la fortune cumulée des premiers : *l'Argent n'existe plus, et c'est sur cette inexistence qu'il prospère. Mors immortalis !*

– Si je te comprends bien, Karl, cela signifie que le Gouffre lui-même est devenu une marchandise ?

– Bien évidemment ! Le Gouffre est coté en Bourse ! Aujourd'hui, les agités de la Corbeille à la Zola sont une curiosité au rebut. Wall Street est une façade. La piétaille des traders en gilets de contremaîtres – qu'on voit aller et venir autour

d'un immense totem d'écrans, gesticulant un portable vissé à l'oreille comme des débiles profonds sous amphétamines –, n'est constituée que d'hommes de paille du Gouffre. Tout se décide en d'autres lieux moins visibles, *Hedge Funds* et enfers fiscaux. Qu'on parle de « paradis » montre que le Gouffre a de l'esprit. Car rien n'est moins paradisiaque que la Finance. Ploutos n'était pas pour rien le dieu de la Richesse et des Enfers. La dernière mode, dans le merveilleux Eden de l'Algorithme, c'est le *speed trading*. Tout s'achète, tout se vend, en un un mot tout se spéculé sur d'infimes variations détectées à la micro-seconde par des batteries de super-ordinateurs, grâce à des logiciels concoctés par des mathématiciens âpres au gain, qui ne nécessitent, une fois lancés, plus aucune intervention humaine. Plus d'un milliard d'actions s'échangent chaque jour sur des marchés secondaires où prolifère l'ombre mortifère de la Finance – le bien nommé *Shadow Financial System*. La machine y est en compétition avec la machine sous le regard vide d'un analyste quantitatif, un « trafiquant à hautes fréquences » (*high frequencies trader*) qui s'enrichit sur son fauteuil à roulettes tel un roi fainéant déféquant sur sa chaise percée, hypnotisé par ses écrans comme n'importe quel autre pitoyable *geek* au monde... Que le cours d'une action baisse un millième de seconde, la machine achète. Qu'il se rehausse un autre millième de seconde, la machine revend. C'est aussi bête, aussi *machinal* que ça ! L'homme est simplement trop lent pour le Gouffre.

– Le terme de « Capital » est galvaudé ? Il faudrait dire « le Gouffre » ?

– Qu'importe son appellation, puisqu'à l'ère du Gouffre, c'est « l'homme » qui est une idée vieille, en Europe comme ailleurs. Quant au bonheur, n'en parlons pas ! Qui n'a pas compris que ce n'était pas un hasard si toute figure, toute silhouette humaine avait disparu des billets en euros ? Si Pascal, Voltaire, Montesquieu, Delacroix, Quentin Latour, Debussy... ont été remplacés par des ponts, des aqueducs, des passerelles, des arcades, des colonnes et des places désertes et anonymes, tels des lieux d'extermination *après coup* ? La monnaie, qui n'a jamais été une chose mais un rapport social, se conforme à la nouvelle

organisation désorganisée de la société contemporaine. Certes, si Baudelaire, Flaubert, Balzac et quelques autres, dont moi-même, semblent toujours pertinents dans leurs descriptions du Bourgeois, c'est bien que quelque chose a perduré entre 1848 et 2011. Cette chose pérenne, c'est le cœur humain. Mais le Globe, lui, ce Globe qu'on a longtemps nommé « terraqué » comme pour souligner qu'il était sans cœur, il est directement gouverné par le Gouffre. Le Gouffre assure la gestion génocidaire du Globe.

Extrait de *Chaos brûlant*, p.265-278, Éditions du Seuil, 2012

Stéphane Zagdanski